Coll
FRC
6207

ORAISON FUNÈBRE D'HONORÉ RIQUETTI, CI-DEVANT COMTE DE MIRABEAU.

Manibus date lilia plenis
Et spargam tumulo.....

Donnez-moi des lys à pleines mains, que je les répande sur son tombeau.

VIRGIL. *AEn. lib. 6.*

DANS ces temps de despotisme où la basse flatterie pouvoit seule se faire entendre, et n'ensensoit que les vices des grands, ouvrir la bouche pour louer le mérite eût été un crime. Mais aujourd'hui que la vertu est enfin tirée des ténébres, honorée, respectée, ne point

Md W 11537

célébrer la mémoire de celui à qui nous devons ce bienfait seroit une ingratitude. Autrefois il étoit des gens assez vils, assez impudents pour vanter les destructeurs du genre humain, pour vouloir nous persuader que les restes infects (1) d'un cadavre usé pendant sa vie par la débauche et la crapule exhaloit les odeurs pures de la vertu. Les talens au - contraire étoient ou méprisés, ou poursuivis, condamnés, flétris et oubliés; mais le voile du mensonge est enfin déchiré, et puisque nos yeux sont ouverts, que notre langue est en liberté ouvrons sans crainte notre cœur ; et donnons quelques éloges à la mémoire du grand homme que la France entière pleure en ce jour.

Je ne m'arrêterai point à la vie privée d'Honoré Riquetti, ci-devant comte de Mirabeau : mais je considérerai (2) dans le fils de l'ami des hommes, l'homme public, l'homme du peuple dont il a si bien fait reconnoître les droits : en un mot, « M. Riquetti a rempli fidèlement » ses devoirs de députés de l'assemblée nationale . »

La tristesse peinte sur tous les visages, les pleurs que je vois couler, me font assez connoître l'intérêt que vous prenez tous à cet homme vertueux, et me répondent de votre attention . . . .

Ecrasé longtems par le poids des victoires chèrement achetées d'un roi conquérant, (3) dont les généraux ont fait toute la gloire, longtems épuisée par la foiblesse et les plaisirs infâmes de son successeur (4) la France étoit un triste héritage pour un prince enfin ami de

(1) Louis XV. Orais. funèb.

(2) Ce titre d'ami des hommes a été donné à Victor Riquetti, mais convient tout aussi bien à Honoré - Riquetti-Mirabeau.

(3) Louis XIV.

(4) Louis XV.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

ses peuples, son cœur bruloit de les soulager. Mais malgré sa surveillance et son génie, sans ressource dans les conseils des personnes qui l'environnoient, intéressés à le tromper pour sucer avec plus de délices le reste du sang d'un corps sans énergie ; la maladie augmente de jour en jour, et le corps va périr. Louis XVI redouble ses soins, et résolu de mourir avec son peuple plutôt que de regner sur ses ruines, il veut enfin consulter son peuple lui-même. (1). Dès ce moment les provinces sortent de leur léthargie; les lumières se repandent, les genies s'électrisent le peuple sent renaître ses forces : il sait déjà que c'est lui seul qui porte tout le fardeau de la couronne, qu'elle est prête à tomber, que lui seul peut la remettre sur sa tête, que lui seul est le maître absolu : mais il lui faut des défenseurs, organes de ses volontés.

C'est alors ; ô Marseille, que tu as su distinguer dans tes murs un citoyen honnête, homme, digne interprète de tes desirs, et des vœux de toute la France. Quel trésor tu possédois alors ! quel présent tu fis à tous les François ! ce choix seul t'assure l'immortalité. Tes anciennes plaies étoient cruelles, mais les maux qui t'affligent maintenant sont encore plus cuisants, et Riquetti va les guérir. Déjà de toutes parts les enfants se réunissent auprès de leur père. La famille est assemblée, et Louis lui déclare tout ce qui déchire son cœur. Chacun s'attendrit à ce récit ; chacun jure de mettre en œuvre tous les moyens de le consoler. Mais ce serment n'est pas généralement sincére. (2) Deux corps puissans, engraissés de la substance du peuple, offrent pour leur part, l'un des prières et des bénédictions, l'autre son épée et ses titres de noblesse. Le

---

(1) Convocation des Etats-généraux.

(2) Refus de la noblesse et du clergé de se réunir au tiers-état.

peuple offre ses bras. Tous deux bouffis d'orgueil et de préjugés ne croyent pas que celui-ci soit un composé d'homme de la même espèce. Riquetti, le premier, quoique né dans le second rand, reconnoît dans tous les hommes ses frères. Nous n'avons, leur dit-il, qu'une même patrie, qu'un même intérêt qui nous rassemble. Ces hommes que vous méprisez et auxquels vous dedaignez de vous unir, sont du même limon que vous, ils sont autant que vous; que dis-je; ils sont plus que vous. Ce sont leurs sueurs que vous buvez dans vos coupes d'or. Jusqu'ici ce sont eux qui vous ont nourri, ce sont leurs bras qui retournent vos champs, leur industrie qui pare vos palais et entretient votre molesse. Daignez vous élever jusqu'à eux; vous honorer comme eux en partageant le fardeau des impôts qui les écrasent. N'êtes vous point comme eux citoyens de cet empire? Payez donc autant qu'eux; vous nobles; vous payez de votre sang: mais le sang de ce peuple est-il moins pur que le vôtre, dans les combats qui défend vos jours.

Qui vous fait gagner des batailles? Ministres des autels; vous attirez sur les royaumes les bénédictions du ciel?. Eh bien attirez-les sur vous-mêmes en soulageant ce même royaume par votre or. Pourquoi et comment avez-vous amassé tant de richesses? Ne savez-vous pas que votre maître et le mien vous a mille fois répété qne son royaume n'étoient pas de ce monde. Versez donc à grands flots, des biens qui ne vous appartiennent pas, et dont vous n'avez pas le droit de jouir (1). A ces mots Riquetti entraîne les esprits: quelques uns cependant, attachés à de vieilles et douces habitudes, ont peine à suivre le parti de la raison, mais bientôt ils cèdent, et la France en apparence n'a plus qu'un cœur. Mais l'hydre de l'aristocratie, toute tremblante, voit venir de loin l'Hercule qui doit lui couper d'un seul coup ses têtes renaissantes. Elle frémit en secret de rage et prépare sa

(1) Réunion des trois ordres.

vengeance. Tel un sanglier blessé aiguise dans la forêt ses défenses, sur un chêne, pour dévorer les chasseurs. Pour mieux réussir, autre protée, elle prend mille formes, tantôt il faut des troupes pour assurer les délibérations de l'assemblée nationale ; tantôt c'est un camp que l'on veut dresser, ici des soldais qu'il faut former, et contre qui? Ah barbares, contre le peuple. Où sont donc vos sermens? Vous venez de jurer avec eux une paix éternelle, et vous allez les égorger! Pour qui ces canons, ces appareils de guerre? Arretez, cruels, arrêtez! ils sont vos frères. Allez dire à votre maître, répond Riquetti à l'envoyé d'un roi (indignement trompé), allez dire à votre maître que les représentans du peuple François sont sans crainte au milieu du peuple: c'est pour lui qu'ils travaillent ; et ils ne peuvent en avoir aucune défiance. Sire, où sont vos ennemis? nous irons sur le champ les combattre. Est-ce pour votre propre sûreté que vous avez appelé ces assassins? Et n'êtes-vous pas assez entouré de l'amour de vos sujets? Faites fuir loin de votre peuple, ces soldats qui causent ses alarmes ; seul et sans gardes, au milieu de ce peuple, venez et vous verrez s'il est aussi effréné qu'on vous le dit: je vous réponds sur ma tête de sa soumission et de sa fidélité ».

Quelle noblesse! Quelle intrépidité dans cette conduite de M. Riquetti! Il me semble voir Codrus s'élancer au milieu des piques ennemies pour sauver son peuple. Oui, chers concitoyens, rendons à notre héros cet hommage ; il fut en ce moment notre libérateur, nous lui devons tous la vie. Mais, qu'est-ce que la vie sans la liberté? Nous étions encore esclaves, et les droits de l'homme vont nous rendre notre dignité ; Mirabeau va enfin faire connoître à ces dieux de la terre, qui se jouoient à leur gré de la vie de leur semblables, que les hommes ne sont point de vils troupeaux. Tous les hommes sont égaux, leur crie-t-il, aucune puissance n'a de droits sur leurs pensées. Chacun peut en liberté exprimer ce qu'il a dans le cœur, sans craindre un despote ou un ministre dont on découvre les dépréda-

tions. Nul ne peut être inquiété sur ses opinions religieuses; enfin l'homme est libre dans ses actions et dans ses paroles (*pourvu qu'il ne trouble pas la tranquillité publique ni la propriété de son voisin*). Comment, chers concitoyens, des vérités aussi palpables ont-elles si long-temps été méconnues? Ainsi, un riche insolent ne pourra plus s'emparer impunément de la vigne de Naboth; ainsi tous les forfaits seront au grand jour: je suis donc autant qu'un monarque! On ne peut donc plus, d'un seul mot, me précipiter au fond d'un cachot, pour avoir osé dire à l'un: tes profusions et tes maîtresses ont ruiné ma patrie; à l'autre, ton amour pour le jeu, tes intrigues secrettes ont achevé sa perte; enfin, je suis homme! Nations voisines, qui vivez sous la loi du despotisme, de l'ignorance et du fanatisme, vous, qui ne pouvez, sans crime, respirer même l'air dans tous les lieux de votre pays, soyez témoins de mon bonheur: je vis, je marche, je pense, je parle quand je veux, je suis homme, en un mot, et vous êtes au-dessous des bêtes qui paissent, en liberté, vos pâturages! Jusques à quand encenserez-vous des idoles de chair et de boue? Ne naîtra-t-il jamais parmi vous des Mirabeau! Voyez comme ce titre d'homme, que nous lui devons, nous donne de l'énergie! Quel empressement, quel concours prodigieux à l'autel de la patrie! Tous les citoyens y vont offrir leurs dons, tous se dépouillent à l'envi; nos dames françoises, bien au-dessus des anciennes romaines, courent en foule imiter leurs époux et leurs pères, et présenter leurs joyaux; le clergé lui-même devient généreux. Autrefois, comme l'avare, chacun cachoit son trésor, parce que mille brigands nous le déroboient; mais aujourd'hui nous donnons, et nous donnons à la patrie; cependant mille abus ravagent encore la France. Ici, ce sont des hommes qui ont fait vœu de pauvreté, et qui nagent dans l'abondance; là, des impôts ambulans qui assiégent sans cesse la capitale et les provinces; plus loin, de riches pasteurs qui tondent leurs brebis, pour changer leurs dépouilles en délices loin du troupeau qu'ils abandonnent aux loups; d'un autre côté, les droits féodaux écrasent le laboureur utile. Les titres font encore

baisser les yeux, et l'on prostitue à des hommes l'encens qui n'est dû qu'à la divinité : l'homme pauvre est encore dégradé, et porte les livrées de la bassesse. Les riches financiers pillent le trésor public, et ambitionnent les mêmes honneurs, que leur or bientôt leur procure ; les ministres, couverts de dettes, trouvent encore le moyen facile de les acquitter en peu de temps, et de posséder de nouvelles richesses ; mais la lumière va pénétrer enfin dans ces noirs labyrinthes. En vain Cerbère, aux trois gueules béantes, voudra-t-il empêcher Orphée de pénétrer dans ces gouffres affreux ; le flambeau du génie dissipe les ténèbres. Chaque jour Mirabeau tonne, encourage, effraie les coupables, soulage les malheureux ; chaque jour voit naître une loi salutaire, voit disparoître un abus. Semblable à cet empereur romain qui marquoit chaque jour par des bienfaits, notre nouveau Titus croit avoir perdu une journée, quand elle n'a point été signalée par quelque décret utile au peuple françois. Qui peut ici m'accuser d'imposture ? Vous l'avez entendue vous-même, cette voix fulminante qui terrassoit les vices! Est-il une seule discussion importante à laquelle il n'ait eu la plus grande part ; souvent n'entraîna-t-il pas tous les suffrages par la sagesse de ses opinions ? Génie profond et sublime ! tous les sujets lui sont familiers ! Bien différent de ces esprits vulgaires qui rampent dans le cercle étroit que la nature leur a prescrit, Mirabeau, comme un aigle, tantôt plane au haut du ciel, tantôt s'abaisse jusqu'à nos yeux, et nous fait mieux appercevoir sa grandeur et sa noblesse. Finance, abus, justice, marine, militaire, rien ne lui est inconnu ; il porte par-tout ses lumières, et nous éclaire par-tout de son flambeau. Ici c'est un habile ouvrier qui abat jusqu'à la racine des arbres vieux, et qui n'avoient plus qu'une belle écorce ; là il émonde les branches inutiles, pour faire plus abordamment couler la séve dans les autres ; ici il greffe un sauvageon et lui fait porter des fruits plus doux ; déjà tous ces arbres sont en fleurs ; la France entière est un vaste et superbe jardin, régulier dans toutes ses proportions, et qui promet la plus riche récolte : en vain les insectes destructeurs dont elle est remplie, voudroient en dévorer les

feuilles : secouons l'arbre, chers concitoyens, et nous les verrons tomber à nos pieds. Ecrasons-les, s'il le faut, ou plutôt, si leur nombre ne s'accroît pas davantage, méprisons-les ; respectons leur foiblesse, nourrissons-les même de nos sucs, puisqu'ils ne sont plus à craindre : c'est la marque d'une belle ame, d'avoir pitié d'un ennemi dans la misère. Enfin nous voilà délivrés de ces ouailles du seigneur, qui n'étoient d'aucun rapport à la bergerie ; de ces sangsues publiques à scandales ; de ces juges corrompus qui vendoient la justice ; un ministre sera responsable et rendra compte de sa conduite ; un riche ravisseur, ne pourra plus impunément brûler ma maison pour m'enlever ma femme : s'il est coupable, il ne pourra pas plus que moi éviter la rigueur des loix. La religion a repris tout son éclat et toute sa pureté ; le prêtre est citoyen. Il ne vit plus d'égoïsme salarié par la nation ; il faut qu'il se soumette à toutes les loix, qu'il reconnoisse pour maître le chef de l'empire, au dessus duquel il se croyoit autrefois, qu'il jure d'obéir et de maintenir la constitution. Mais quoi, tous ne viennent pas en foule prêter ce juste serment ! Quoi ! la perte de vos richesses vous fait oublier cette religion que vous nous prêchiez si souvent des lèvres ! Votre cœur n'étoit donc pas d'accord avec elle ? Ouvrez les livres saints : rendez à César, vous diront-ils, ce qui est à César. Vous hésitez, ingrats, vous voulez même déchirer le sein qui vous nourit ! Vipères que nous avons rechauffées, fuyez, fuyez loin de nous : allez porter ailleurs votre poison ! Assez, sans vous, de dignes ministres des autels viendront nous prêcher d'exemple, nous montrer les premiers, qu'ils sont citoyens avant d'être prêtres. « Vous nous dites les ennemis de la religion, s'écrie Mirabeau dans son adresse aux provinces, c'est vous seuls qui lui déclarez la guerre ! Ah ! si nos ancêtres, obligés autrefois de s'enfoncer sous des voûtes pour honorer le créateur, revenoient à la vie, quelle seroit leur joie de voir cette même religion dominante dans le plus beau des royaumes ! Par-tout ils entendroient l'airain sonnant pour appeler le fidèle à la prière. Nous sommes les ennemis de la religion ! lorsqu'il n'est pas un seul lieu de la France

où les traces des hommes puissent pénétrer, qui ne puisse en même tems jouir de ses consolations ! N'avons nous pas la même foi, les mêmes cérémonies? Ne connoissons-nous pas le chef ? . . . , . . ne prions-nous plus pour les veuves et les orphélins? allez, vous seuls êtes les apostats. Nous prirons dieu qu'il vous éclaire ; mais jusqu'à ce que ce miracle s'accomplisse fuyez de notre sein. Vous n'êtes pas dignes d'être Français. Je voudrois, chers concitoyens, vous rendre avec force tous les raisonnements solides de cette snblime adresse ; mais vos applaudissemens en ont sans doute assez fait l'éloge dans le tems où l'orateur l'a prononcée, vous savez avec quel zèle, avec quelle sainte colère il chassa alors du temple les vendeurs et acheteurs, qui en avoient fait une caverne de voleurs.

Jusqu'ici notre sage législateur s'est couvert de gloire à tous lesyeux; mais le soleil, toujours pur, éblouiroit la vue, s'il n'étoit, de tems en tems, voilé de quelques nuages. Mirabeau étoit homme, et il eut des foiblesses. Une foule de personnes élevées dans l'obscurité des cours ne pouvoit avoir une lumière importune : tel le hibou fuit l'éclat du jour qui blesse ses yeux. Des femmes imitent son exemple. Leur suite réveille l'attention des patriotes qui croyent voir des ennemis se joindre à d'autres ennemis. On sollicite à grands cris un décret, qui puisse les désarmer. Mirabeau pour cette fois épargne des traîtres et parle en leur faveur, pardonnez, pardonnez, je vous conjure, à notre héros ce manque de courage. Mais tous les coeurs . . . . . Ce caractère est hors de la nature. Ne saviez-vous pas que parmi ces fugitifs il comptoit un frère. Aimer, excuser un frère coupable est-ce un crime ? peut-être aussi se laissa t-il emporter par un excès de zèle voulant trop étendre les pouvoirs du souverain. Mais un gentilhomme né et élevé dans tous les préjugés de la chevalerie française a pu confondre pour l'instant la royauté avec la personne du roi, qui nous est à tous si chere. Ah! si l'on est criminel pour préférer un moment la nature à la patrie, pour s'aveugler sur les

droits de la royauté par amour son pour roi, il va bientôt réparer ses fautes. Il sera bientôt digne de vous, disons plutôt, digne de nos regrets. Depuis les siècles de barbarie, dans les trois quarts de la France, on a renoncé à l'honneur d'être père. Les enfants ne connoissent l'auteur de leurs jours, que pour le maudire d'leur avoir donné la vie sans vouloir leur donner de quoi la soutenir. Le frère aîné du haut de son phaeton insulte à la misère de ses autres frères. C'est un long préjugé qu'il faut déraciner, c'est un arbre antique, auquel il faut porter la cognée, après avoir fait de nous des hommes et des hommes libres, il faut former des enfants respectueux capables de chérir la vie, des pères non dénaturés. Déja Mirabeau aiguise sa hache, elle est prête à tomber, et va porter le coup mortel. Mais la mort aiguise la sienne, et jalouse d'une gloire qu'elle n'a pu cependant lui enlever, elle frappe la tête la plus chère. Mirabeau n'est plus. Du plus grand des François, voilà ce qui nous reste. Des cendres, des ossements, un cadavre bientôt rougé des vers. Voilà donc ce génie à qui nous devons notre bonheur. Pourquoi n'a-t-il luit qu'un instant pour la France. Voilà donc ce flambeau, comment s'est-il éteint sitôt. Tu as assez vécu pour toi, mais pour nous tu as passé comme un songe; ombre chère, entends nos soupirs. Vois nos regrets! Ma patrie entière te pleure. Tu es mort. Lycurgue ne reviendra plus parmi nous. Mais à l'exemple des Spartiates nous jurons d'exécuter tes loix jusqu'à ton retour. Oui nous le jurons. Tu es mort. Mais tes écrits vivront toujours. C'est là que nous irons puiser les sentiments de patriotisme pour écraser les tyrans, pour terrasser les ennemis du bien public. Nous irons les immoler sur ton tombeau. Ou plutôt puissent tes cendres les échauffer de l'amour de la patrie. Puissent-ils devenir sincèrement nos frères, ne faire avec nous qu'un cœur, (génie puissant,) veille encore du haut des cieux sur nous. Souffle dans toutes les ames de nos représentants, qui te survivent, l'esprit qui t'animoit, et qu'ils achevent glorieusement ce bel ouvrage, dont tu leur as donné le modèle. . . .

Citoyens, de tous les âges, cessons de gémir et d'insulter par des larmes aux manes de Mirabeau. voyons s'il a dignement rempli sa mission ; et jugeons le pendant sa vie, un homme en impose par son éloquence et son crédit. Mais à la mort l'homme reste et le heros s'évanouit. Examinons donc ses actions. Autrefois en Egypte, après la mort des rois leurs cadavres étoient exposés aux yeux de leurs sujets ; la flatterie baissoit enfin la voix, chacun avoit le droit de le condamner ou de l'absoudre. Etoit-il coupable, le corps étoit jetté aux bêtes. Etoit-il compté parmi les bons rois, on lui rendoit les honneurs de la sépulture. Aujourd'hui ce n'est pas un roi qu'il faut juger, mais plus qu'un roi, c'est un homme choisi par vous pour être un des législateurs de sa patrie. vous avez entendu en abrégé le récit de ses travaux et de ses erreurs. Il a écarté de votre sein des soldats prêts à vous égorger. Il a rétabli l'homme dans ses droits. Il vous a rendus libres. La religion a reçu de lui son ancienne splendeur ; par son secours les ministres, les grands n'écrasent plus le pauvre de leurs ordres arbitraires, de corvées, de dîmes, d'impôts de toute espece.

Il est mort pour vous, dans ses derniers moments il pensoit encore à vous. Le pere aime ses enfants, les enfants chérisent leur pere et c'est à lui que vous devez les bienfaits. Voilà ses titres pour mériter votre estime et vos hommages. Est-il un grand homme ? . . Censeur, levez-vous pour le condamner. . . . Mais personne ne s'avance. Votre silence approuve sa conduite.

Oui, Mirabeau, la nation te juge, aujourd'hui entends la sentence que la France entière prononce : *Mirabeau a bien mérité de sa patrie. Mirabeau est un grand homme.* Ce n'est pas pour avoir devasté des provinces, porté le fer et la flamme chez des nations étrangères, mais pour savoir donner de sages loix à son pays ; pour nous avoir rendus heureux, et parce que nos derniers neveux lui devront leur bonheur, tu es un grand homme. Mais

s'ils soutiennent l'édifice construit de tes mains, ils ne pourront longtems goûter cette félicité. Montrons leur donc l'exemple, chers concitoyens. Soyons toujours unis. Notre union seule fera notre force. Rien ne pourra rompre les faisceaux quand ils seront liés ensemble. Faisons de nos corps les colonnes inébranlables de cet édifice, et jurons tous sur la tombe de ce grand homme, d'obéir à la nation, à la loi, au roi, d'être fidèles à remplir tous nos devoirs dans quelqu'état que la nature nous ait placés, et de maintenir la constitution décrétée par l'assemblée nationale et sanctionnée par le roi.

De l'Imprimerie de CHALON, rue du Théâtre Français.